

## Le complot de Golden Creek

### Prologue :

L'eau clapotait et il régnait une étrange torpeur. La chaleur était étouffante et le vieux mineur plongé au-dessus de l'eau essayait vainement de souffler un coup. Son allure était mince et ses vêtements, arrachés. Les traits et les rides de son visage étaient innombrables. Sa tête était à l'abri du soleil sous un Stetson brun dont les bords étaient recourbés et dont la lanière lui serrait le menton à chaque fois qu'il se penchait pour observer ce qu'il avait récupéré en fouinant dans la vase de la rivière.

Son assiette ébréchée ne lui offrait que des cailloux qu'il rejetait aussi vite qu'il les avait récupérés. L'espérance du chercheur s'amenuisait chaque minute un peu plus. Pourtant, il s'obstinait à persévérer et l'idée de rentrer au village sans un gramme d'or le faisait enrager. Cela faisait vingt ans, vingt longues années qu'il cherchait de l'or dans cette rivière et n'amassait rien. Tous les mois, et même toutes les semaines, son ardoise au saloon s'agrandissait.

Tout absorbé par ses pensées, il triait méthodiquement les cailloux qu'il venait de prendre dans la rivière, sans même y penser. Son mouvement était mécanique et il ne réfléchissait pas à ce qu'il était en train de faire. Il s'offrit une pause car il était à bout de force. En pensant aux moqueries qu'il allait subir en rentrant au village, il remua nonchalamment la vase de la rivière avec son bâton tordu. Soudain, un éclat doré le fit sortir de son rêve. Il se précipita, fouilla à la main l'endroit où il croyait avoir aperçu quelque chose et en sortit ... De l'or.

Je m'appelle Bill Sanson et je suis, enfin j'étais, un mineur à la faillite. Il y a deux mois, ironie du sort ou coup de chance, j'ai découvert par le plus grand des hasards une mine d'or. Il ne fallait pas que l'affaire s'ébruite car, en ville, les hommes sont pires que des chacals pour réussir à soutirer de l'argent aux autres. J'ai donc été discret pendant deux jours sans me faire remarquer en prenant l'air blasé de ceux qui reviennent bredouille d'une longue et difficile journée de travail. Mais un jour, j'appris que le directeur du bureau des concessions de la région était de passage à Empty Creek.

Je partis donc de bon matin pour aller le voir, et, aujourd'hui, au moment même où je vous parle, je suis propriétaire d'un domaine de 42 hectares qui s'étend sur les flancs de la Red Mountain, au-delà de la Plain of Vulture, sur l'intégralité de l'Abandoned Forest et sur les bords du Lively Stream.

Après avoir acheté ma propriété, j'ai donc travaillé pendant environ trois semaines autour de mon ruisseau, où j'eus une certitude : c'était bien un filon d'or. Chaque jour, j'extrayais au moins trois pépites d'or de bonne qualité. Je gagnais donc beaucoup d'argent en peu de jours, tant et si bien que je dus faire une excursion en ville pour y déposer mon or. De plus, je voulais aussi aller chez le juge pour enregistrer mon acte de propriété et en interdire l'accès aux fouineurs.

C'est donc ce que je fis : en premier lieu, je me rendis à la banque.

La banque était un petit bâtiment en bois fin. Je toquais à la porte deux ou trois coup discret sur la porte. Un homme vint m'ouvrir. Il était petit et maigre, et des lunettes en forme de demi-lune reposait sur son nez long et aquilin. Ses cheveux étaient courts, noirs et bouclés. Il était vêtu très simplement : en haut, une chemise blanche, surmontée d'un tablier noir en cuir, et en bas, un jean à passants sous lesquels était enfilé une ceinture. Il me fit entrer et m'attendit derrière un comptoir. Il prit silencieusement la bourse que je lui tendais, et, pendant qu'il comptait combien de dollars devait contenir approximativement la bourse, il me lançait des petits regards furtifs. Quand il eût terminé, il installa la bourse dans le coffre-fort placé derrière lui et me dit :

« Cela fera vingt dollars par mois, payable d'avance à chaque premier du mois. »

Je posais donc un billet de vingt dollars pour ce mois-ci, qu'il empocha rapidement, et tandis que je m'en allais, je sentis son regard me fixer attentivement.

Après avoir déposé mon argent à la banque, je m'en fus chez le juge pour lui déclarer ma propriété. Le tribunal était une salle ressemblant à une église par ses bancs qui permettaient d'observer la scène qui se passait sur l'estrade. Le juge était un homme bourru, rude et antipathique. On l'appelait le juge Reduuv. C'était un homme dans la force de l'âge, que je n'avais pas croisé plus de deux fois dans ma vie. Il était plutôt petit - mais pas autant que le banquier – et il possédait un léger embonpoint. Il avait des cheveux gris mal peignés et crasseux, et d'immenses favoris de même couleur qui descendait jusqu'à son menton. Ses traits étaient creux et nets. Il était vêtu d'un costume bleu foncé et d'une chemise blanche. Il m'accueillit froidement et me demanda d'une voix râpeuse :

« Que fais-tu ici ? »

C'était étrange. Il me connaissait à peine et il me tutoyait. Était-ce parce qu'il était rude et grossier ou parce qu'il me connaissait mieux que moi-même je ne le connaissais ? En tous les cas, il ne me ménageait pas et me posait toute sorte de questions embarrassantes comme " Pourquoi devrais-je faire ça ? " ou " Alors, vous voudriez que je fasse une annonce publique pour informer les citoyens de votre propriété ? " ce par quoi je répondais par des réponses les plus aimables possibles. De toute façon, le juge mit fin à l'entretien avec cette phrase :

« Je vais voir ce que je peux faire. »

Au lieu de rentrer directement à ma cabane de fortune (je m'en étais construit une sur ma propriété pour éviter de faire le chemin entre mon filon et la ville matin et soir), je me dirigeai vers le saloon. Le saloon du village était un bâtiment très fréquenté. Il appartenait à Sam Pirde, un éleveur richissime qui achetait et embellissait la ville morceau par morceau. Cela faisait à peu près un mois que je n'y étais pas allé, et je voulais voir l'ambiance de la petite ville qu'était Empty Creek. Je poussais donc les portes pour entrer et alors là, silence absolu. Événement étrange : les hommes présents dans le saloon restèrent immobiles, sans un bruit. D'habitude, ils m'auraient ignoré et la salle n'aurait même pas remarqué ma présence. Mais cette fois-ci, personne ne pipa mot. Je me sentais dévisagé par une trentaine de regards. Non, ils ne se remettaient pas à jouer au poker, ou à boire leur whisky frelaté, non, ils continuaient de me regarder. Me sentant observé de toutes parts, ce qui est, je vous le garantis, une situation fort désagréable, j'allais dire quelque chose comme « Qu'y a-t-il ? » ou « Quoi ? » mais soudain j'aperçus dans leur regard de la jalousie et de la rancœur. Ils étaient donc déjà au courant de ma nouvelle fortune !

Mais leurs regards reflétaient aussi un autre sentiment : la peur.

Soudain, un des hommes quitta le saloon, bientôt suivi par, progressivement, presque tous les autres. Alors, je m'approchai du bar pour commander au barman mon Sonoma Bourbon habituel quand je sentis une main me tomber sur l'épaule comme quand on donne l'accolée à son meilleur ami. Sauf que ce type n'était pas mon ami. Je ne le connaissais pas du tout. Il était grand et maigre, les mains énormes et calleuses. Il avait les cheveux noirs et ras, le teint blanc couleur de lait et, par-dessus le pantalon de cuir brun qu'il possédait, une ceinture à double holster pendait. Dedans, deux revolver type remington pietta. À l'évidence ce type n'était pas un amateur vu le nombre d'entailles creusées sur ses flingues. Je les comptais brièvement : au moins 7 sur chacun d'entre eux ! Je fis tout pour cacher ma peur et lui dis d'un ton serein :

« Qui êtes-vous ? »

Il ne me répondit d'un coup sec :

« Je m'appelle William Randy, et, tu vois, il y a un quelque chose que j'aime beaucoup chez toi. Je te le donne en mille : j'adore ton gisement d'or. Alors, si c'est possible, j'aimerais bien que tu me le donnes. Mais si, évidemment, c'est impossible ...

Il laissa sa phrase en suspension puis termina en disant :

... pan pan. »

Il avait parlé d'une voix détachée en se frottant les mains et le sourire aux lèvres comme quelqu'un qui avait fait une bonne blague.

Restant calme, je lui répondis :

« Si vous êtes envoyé par quelqu'un, dites-lui de ma part que c'est non. Sinon, si c'est vous qui avez eu l'idée très intelligente de vouloir me soutirer ma mine, sachez que si vous la voulez, il faudra me passer sur le corps.

- Oh, mais ceci n'est pas un problème, répliqua-t-il. »

Et, joignant le geste à la parole, il me saisit par le col, me souleva et m'envoya un énorme direct en pleine face. Le nez en sang, et les mains plaquées dessus, je ne le vis pas arriver, et, d'un coup de pied en traître, il me retourna l'estomac. Ensuite, il m'attrapa par la chemise et me lança à travers les portes à battants et, penché au-dessus de celles-ci, il me répéta :

« Réfléchis bien à ma proposition. »

Enfin, il s'adossa au bar comme un bandit ayant frappé, commanda une bouteille de whisky, et me laissa choir devant le saloon comme si j'avais été exclu du bâtiment.

Je me relevai, les jambes flageolantes et les vêtements tachés de sang. C'était décidé : je ne nourrissais pour lui plus de la peur, mais de la haine.

Cette semaine fut sûrement la plus difficile de ma vie. Je tombais de Charybde en Scylla : enchaînant malheurs sur malheurs, mon existence passa d'une période faste à une phase catastrophique. Tout d'abord, mardi dernier, deux jours après mon excursion en ville, ma cabane a brûlé, me privant ainsi de deux nuits de sommeil et de deux jours de travail : j'ai dû m'atteler à une tâche accablante pour me construire à nouveau un lieu de repos. Puis, deux jours plus tard, j'ai constaté la disparition de ma bourse où je range les pépites extraites de la semaine : j'en ai conclu que quelqu'un m'épiait. Enfin, il y a trois jours, j'ai retrouvé sur le bord de mon ruisseau des traces de sel : cette astuce est connue de tous pour participer à l'érosion de l'or. Du coup, les pépites que j'extraites n'ont plus du tout la même valeur.

Aujourd'hui, je me suis réveillé tôt pour pouvoir prélever un maximum d'or. Cependant, en fin d'après-midi, un homme est venu à ma rencontre : c'était celui qui m'avait menacé.

« Alors, t'as réfléchi à ma proposition, vieillard ? »

On ne peut pas dire qu'il a très bien engagé la discussion. Mais, moi non plus, je ne l'ai pas ménagé :

« Laquelle ? répondis-je. Tu sais, dans la vie, on m'a fait plein de propositions idiotes qui ne m'intéressent pas. Si je ne me souviens pas de la tienne, il y a des chances qu'elle en face partie.

- Très drôle l'ancien. Donc, là, si je te dis que je te flingue si tu ne me donnes pas immédiatement ta mine, que vas-tu dire ?

- !!!

- Mais dit donc, si t'es aussi fort que ça en réplique, j'ai du souci à me faire. Bon, on ne va pas tourner autour du pot. Demain, je veux que tu sois en haut de la Red Moutain à cinq heures du matin. Tu auras ton titre de propriété bien en main. Tu me le donneras et puis tu partiras de ce patelin. Ensuite tu feras ce que tu veux, tu te construiras une nouvelle vie ailleurs, et t'entendras plus jamais parler de moi. T'es OK ? De toute façon, si tu n'es pas d'accord, je t'enverrai six pieds sous terre. »

Qu'avais-je à répondre ? Ce type était un pistolero, un as du pistolet. Même si je savais bien manier mon colt, il m'était largement supérieur pour tirer. De plus, ma ceinture à holster équipée d'un seul colt 45 avait pâle allure comparée à la sienne. Mais j'avais mon idée. Aussi, je fis le jeu de celui qui, après avoir résisté longtemps, comprenait enfin que son combat était voué à l'échec. J'acquiesçai rapidement à sa proposition, mais, en vérité, je n'avais qu'une seule chose en tête : aller voir le shérif.

« Il faut me comprendre, shérif, il me harcèle. Vous vous devez de me protéger. »

Pendant que j'étais en train de faire une scène dans son bureau, le shérif me regardait d'un regard oblique. C'était un homme impassible, au teint mat et de taille moyenne. Ses cheveux étaient bruns et son étoile reflétait sa personnalité : un homme refermé sur lui-même, contemplé mais qui possédait un côté sombre inconnu - le revers de la médaille. J'avais la désagréable impression qu'il portait plus d'attention à la taille de son bâton pour en faire une

pointe qu'au sketch que je lui jouais sous les yeux... Soudain, comme émergeant d'un doux rêve, le shérif me dit :

« Pardon, tu peux répéter ce que tu viens de dire ?

- J'ai dit : vous devez me protéger car c'est votre devoir en tant que shérif.

- Mais te protéger de qui ? De quoi ? »

Cela confirmait bien ce que je pensais : il n'avait rien écouté depuis le début. Après avoir, heureusement cette fois-ci, écouté ce que j'avais dit, il prit un air navré et me dit :

« Écoute old timer (ancien), mon devoir concerne la protection du village tout entier, et je ne peux pas m'occuper d'une seule personne. Donc, je suis désolé, mais ...

Il me montra la porte pour m'indiquer qu'il ne voulait plus me voir dans son bureau. Enfin, comprenant que c'était ma dernière solution, je lui dis :

« Attends ! J'ai de l'argent. Je te paierais bien, si tu acceptes de m'aider. »

Soudain, le visage du shérif s'éclaircit, puis, dans le quart de seconde qui suivit, il eut le temps de dire :

« Là, tu m'intéresses. »

Le lendemain, vers six heures du matin, une heure après l'ultimatum, j'aperçus une silhouette se dessinant à l'horizon. Elle avançait lentement. " C'est peut-être le shérif " me dis-je. Il devait arriver bientôt. Je m'attendais à une bonne nouvelle, mais renversant tous mes espoirs, le shérif, une fois arrivé, me dit :

« C'est raté. Je suis désolé.

- Alors là, tu exagères. Non mais ! Tu m'avais dit " Ne t'inquiète pas. Tu me connais : je suis invincible ! Tu crois franchement que le premier imbécile venu pourrait me battre. Il n'a aucune chance, je te dis. Je les écrase toujours, les vantards comme eux. N'aie pas peur, je te dis : ce n'est pas pour rien qu'on m'appelle *l'éclair* ! »

« Tu ne connais même pas l'histoire et tu râles. J'ai risqué ma peau, moi ! Alors que toi, tu n'as rien fait du tout.

- C'est justement pour ça que je te paie ! Si tu ne voulais pas prendre de risques, tu n'aurais simplement pas dû accepter.

- Écoute au moins l'histoire. Alors, je te raconte : *Après notre discussion, j'ai prévenu mon second, nous nous sommes équipés et nous sommes partis pour l'endroit que tu nous avais indiqué. On est arrivé à deux heures du matin, et, vu qu'il n'était pas encore là, nous nous sommes cachés derrière un rocher. Soudain, aux alentours de six heures du matin, j'ai entendu un grand BANG ! Un éclat de roche m'est tombé dessus. Je me suis caché plus profondément sous le rocher, et pendant ce temps, une voix m'a dit : " Alors, monsieur le shérif, on fait moins le malin, hein ? " Qu'aurais-je dû faire ? Je lui ai dit : " Faisons un duel : un contre un. Cela te convient ? " M'a-t-il seulement écouté ? Je ne le sais pas. En tous cas, il a continué en disant : " Dis à ton employeur qu'il mourra demain à onze heures. ". Dès qu'il a terminé de parler, je me suis précipité derrière le rocher où j'avais entendu la voix, mais hélas, l'oiseau avait disparu.*

Inutile de vous affirmer, que, à l'instant où je vous parle, je suis terrorisé. En premier lieu, cet imbécile de shérif n'a pas réussi sa mission, et, en second, ce fou furieux de tueur veut ma peau. Il ne me reste donc plus que deux alternatives : la première, abandonner la région et perdre le principal de ma fortune, ce qui est hors de question ; la seconde, celle d'attendre la mort venir, de la regarder droit dans les yeux et peut être d'y réchapper avec la grâce de Dieu.

« Bill, je vais appeler mes amis : tu sais les cow-boys de Sam, mon ami, l'éleveur qui a fait fortune en inventant la race de vache des *Randall*. Ils viendront m'aider à te protéger. »

Sam the breeder (Samson l'éleveur) était un homme gras et gros qui possédait plus des trois quart de l'agriculture du Nevada (état de l'ouest des États-Unis) et, à cause de lui, beaucoup d'agriculteurs des alentours n'arrivaient pas à vivre dignement. De plus, il possédait un très mauvais caractère et tuait ceux qui le gênaient. Mais je n'étais pas en position de refuser une aide bienvenue.

Nous sommes donc partis ensemble chez Sam. Celui-ci a très gentiment accueilli le shérif, puis, quand il m'a aperçu, son regard est devenu froid et est devenu interrogateur en direction du shérif. Je n'ai pas très bien compris ce regard mais, à mon avis, il n'était pas très important. Le shérif a raconté brièvement à son ami mon histoire. Celui-ci avait, semblait-il, perdu toute animosité envers moi-même. Enfin, dès que le shérif eût terminé son histoire, l'éleveur a hoché la tête comme s'il acquiesçait et a permis au shérif de lui emprunter quelques cow-boys.

Ceux-ci avaient un travail principal : garder les troupeaux, mais ils étaient quand même très habiles au revolver. Après les dernières recommandations de Sam à ses hommes, nous sommes repartis en direction de ma propriété. Sur la route, le shérif a regardé la position du soleil dans le ciel et m'a dit :

« Bill, j'ai une très bonne nouvelle à t'apprendre : il est plus de quatorze heures. »

Une fois rentré chez moi, je me suis senti en sécurité : peut-être que le pistolero avait jeté l'éponge. Pendant que les cow-boys s'organisaient pour que personne ne pénètre dans mon domaine, j'ai pris ma batée et je suis parti vers mon filon. L'eau était claire, et, dès la première heure, j'ai retrouvé la joie : j'ai réussi à extraire quatre pépites qui pesaient plus de six-cents grammes chacune. J'étais tellement content que je suis resté jusqu'au soir autour de mon ruisseau. Puis ? vers vingt et une heure trente, vu que la nuit devenait de plus en plus noire, j'ai décidé de rentrer. Il y avait une trentaine de minutes entre le ruisseau et ma cabane. Je me suis donc mis en route, très content, mon sac sous le bras et mon colt 45 à la ceinture.

Il faisait très froid et, sous mes bottines à éperons, les aiguilles de pin crissaient et volaient. J'étais très calme et je marchais sans bruit. Mon sac bringuebalait sans bruit sur mes épaules. Soudain, un bruit sourd se fit entendre. Je me figeais sur place. Ma cabane était en vue. Et une ombre se dessina au clair de lune. Puis, l'ombre s'est transformée en une silhouette, qui s'est elle-même transformée en une personne - mais pas n'importe laquelle - : c'était le tueur.

Celui-ci s'est dirigé d'un pas vif vers la cabane. Je me suis caché plus profondément derrière le sapin qui se trouvait devant moi. Le pistolero a fait le tour de la cabane, l'air décidé d'accomplir sa sinistre besogne mais, ne trouvant rien de concluant, il s'est reposté devant la porte. Alors, avec une force inimaginable, il a donné un énorme coup de pied dans la porte. Celle-ci était déjà frêle mais, avec ce coup de pied, la porte est littéralement sorti de ses gonds. Puis, l'homme est entré dans la cabane et a hurlé quelque chose comme : « Ta dernière heure est venue ! » ou « Lève-toi et meurt, old timer ! ». Juste après une douzaine de coups de feu ont éclaté. Puis, l'homme a sûrement soulevé la couette pour voir mon " cadavre ". Dommage pour lui, ma mort était un peu prématurée. En sortant, il a en tout cas poussé un juron et n'a même pas cherché le titre de propriété dans ma cabane. Il a ensuite réfléchi devant la porte et s'est dirigé vers moi. M'avait-il aperçu ? Ou étais-ce un but précis ? Tout ce que je sais, c'est qu'il s'est dirigé vers moi. Je commençais à avoir peur. Mais malgré ma terreur, j'ai pris mon colt et j'ai soufflé deux ou trois fois pour me calmer. Quand il n'était plus qu'à deux ou trois pas de moi, je suis sorti de derrière mon arbre, avec la ferme intention de le tuer. J'ai dit ironiquement :

« Bienvenue sur mon humble terre. »

Et j'ai ouvert le feu.

Malheureusement, la balle ne l'a pas tué. Au contraire, elle n'a fait que se loger dans sa jambe, le forçant à mettre un genou à terre.

Il est parvenu à oublier momentanément sa douleur et à saisir ses revolvers. Puis, en le pointant dans ma direction, il a réussi à articuler :

« Dommage, vieillard. Tu as failli m'avoir. Mais n'est pas encore né celui qui réussira à me flinguer. Bonne chance au paradis. »

Après cette brève parole, il a appuyé sur la détente de ses deux remingtons. J'ai fermé les yeux, près à apercevoir le Jugement Dernier, car personne n'échappe à sa destinée. Mais, au lieu d'entendre un *BANG* ! ou un *PAN* !, j'ai entendu un *Clic*, suivi de la phrase :

« Plus de cartouches ! »

J'ai alors rouvert les yeux et, fièrement, je lui ai posé mon revolver sur le torse. Puis, cette fois-ci, j'ai tiré trois fois pour ne pas rater ma cible. Il s'est affalé de tout son long sur le sol de terre, une grande "tâche rouge" sur le haut du ventre. Puis, je lui ai demandé :  
« Pourquoi ? Pourquoi cette haine ? Pourquoi cette obstination ?

- Fais comme moi ... Va au diable ... »

Ces six mots ont été ses dernières paroles. J'allais chercher ma pelle dans ma cabane pour l'enterrer quand j'ai découvert sur lui une enveloppe, dépassant de sa ceinture. Elle était déjà décachetée et, cédant à la curiosité, je me suis permis de lire la lettre. Voici la lettre en mots exacts :

*Cher William Randy,*

*Nous connaissons votre réputation de tueur à gages et nous nous permettons de vous écrire car nous avons une affaire à vous proposer. Voici votre affaire : il s'agit d'impressionner un homme appelé Bill Sanson au point qu'il vous offre la mine qu'il vient de découvrir. Sinon, faute de quoi, vous le tuerez. Quand le titre de sa propriété sera en votre possession, vous viendrez nous la donner en échange de votre prime (16 000 \$). Ensuite, vous quitterez l'État avec votre argent en poche. Si cela vous convient, veuillez, monsieur, nous retrouver dans le bureau du shérif d'Empty Creek après votre trajet en diligence avec le billet ci-joint*

*(Las Vegas – Empty Creek).*

*Merci de votre compréhension,*

*Jack Siaul (shérif d'Empty Creek)*

*Sam Pirde (éleveur principal d'Empty Creek)*

*Wyatt Karl (banquier d'Empty Creek)*

*Joe Reduuv (juge d'Empty Creek)*

Quand j'eus terminé la lettre, quelle ne fut pas mon étonnement ! Ils m'avaient donc joué la comédie : le banquier avait accepté de garder dans sa banque mon argent, le juge avait terminé le travail que je lui avais demandé et déclaré à la ville l'interdiction d'accès de ma terre, l'éleveur m'avait prêté des cow-boys pour me protéger, et le shérif, que n'avait-il pas fait ??

Il m'avait donc accompagné jusqu'à maintenant pour me tromper. Eh bien, c'était raté. Les institutions se liguèrent contre moi ? Comment faire pour ne pas se croire perdu dans ces moments-là ? Je me repris en main. Il ne fallait pas paniquer. Je devais demander de l'aide à l'extérieur du village, car, à l'intérieur, tout le monde me haïssait. J'eus soudain l'idée d'appeler en renfort mon ami Dick.

Pour moi, la première chose à faire était d'enterrer le cadavre pour n'éveiller aucun soupçon. C'est donc ce que je fis. Je pris ma pelle et je creusai un grand trou pour le mort. Voilà tous mes soucis enterrés et ma peur retrouvée.

Nous étions le lendemain matin du duel entre moi et monsieur William Randy, tueur à gages professionnel de son état, décédé le 22 août 1873 les bottes aux pieds.

Aujourd'hui, j'allais au bureau télégraphique pour transmettre à mon ami marshal un télégramme l'incitant à venir m'aider.

Voici le message que j'envoyais à mon ami Dick le marshal :

BONJOUR DICK,

CE MESSAGE EST UN APPEL À L'AIDE. /STOP/ DES GENS VEULENT ME TUER. /STOP/  
PEUX-TU VENIR M'AIDER, S'IL TE PLAÎT ? /STOP/ MERCI DE TA COMPRÉHENSION.  
/STOP/

TON AMI BILL

Trois jours sont passés. Lors de cette quatrième journée d'attente, le shérif est venu réclamer son argent. Je lui ai donc donné ce qu'il demandait. Mais, dans son regard, quelque chose m'échappait. Il me semblait qu'il était troublé. J'ai compris que quelque chose de grave se

préparait : sûrement ma mise à mort. Était-ce pour ce soir ou pour demain ? Je ne le sus pas de sitôt.

La nuit était noire. Il pleuvait et les éclairs zébraient le ciel. La peur me tenait. Je me tournais et me retournais dans mon lit. Soudain, on frappa à la porte. Était-ce mon ami, le marshal ? Je sorti du lit d'un pas vif, presque en courant. J'ouvris la porte, mais, mauvaise pioche ! ... ce n'était pas mon ami Dick, mais mes quatre ennemis qui se trouvaient dans l'embrasure de la porte.

Le shérif se tenaient un peu en avant par rapport aux autres. Il avait le teint sombre et basané du tueur prêt à l'œuvre. Il tenait son colt avec une main sur le manche et une autre sur le percuteur. Son chapeau ombrait la partie haute de son visage ce qui le rendait comme mystérieux. Un pas plus loin, comme sur une ligne imaginaire, se trouvaient les trois autres membres de l'équipée.

Sam the breeder, juste à droite du shérif, était, comme à son habitude, habillé avec un haut blanc et bleu, des bas bruns et une chaîne avec pour pendentif une perle ressemblant à un crâne de taureau miniature. Dans ses mains, il avait deux revolver type volcanic qu'il pointait en ma direction.

À la droite de Sam, se tenait le juge Reduuv. Il était vêtu d'un costume bleu foncé et d'une chemise blanche. Dans ses mains se trouvaient l'une des armes les plus dévastatrices que je connaisse : une winchester.

Enfin, tout à gauche, le banquier se tenait là. Il avait réussi à se dégouter dans je ne sais quelle armurerie l'arme à feu la plus proportionné à sa taille : un schofield.

Je fus cloué sur place de terreur. Le shérif me lança :

« Alors, Bill étonné ?

- Pas vraiment. Tu vois, ton "associé" s'est rendu chez moi, il y a de ça maintenant trois jours. J'ai été contraint de le tuer. D'ailleurs, sa tombe est juste là ... »

Et dès que j'eus terminé ma phrase, je pointais une croix rustique surplombant une motte de terre. Je voulais affronter la mort ironiquement, sans aucune peur. Le shérif fut étonné. Mais, reprenant son visage calme il me demanda :

« Qu'as-tu fais au bureau télégraphique ?

- Ah, tu sais ça aussi ? Tu es bien informé. Eh bien, figure-toi que j'ai réussi à trouver une lettre sur le cadavre de l'outlaw que vous m'avez envoyé. J'ai gardé précieusement cette lettre – c'est une pièce à conviction – pour la montrer à mon ami marshal. C'est pour ça que je suis allé au bureau télégraphique : pour lui transmettre mon appel à l'aide. Il doit arriver cette nuit. Qui sait ? Peut-être qu'il se cache avec son unité de soldats derrière cet arbre ou cette pierre. » Les quatre amis pâlirent, essayèrent vainement de se calmer, mais n'y arrivant pas, ils commencèrent à essayer de se motiver pour le sale boulot qui devait arriver. Il fallait le faire le plus vite possible : le marshal risquait d'arriver d'un moment à l'autre. Ils levèrent donc simultanément leurs armes vers moi et ...

« Lâchez vos armes, et levez rapidement vos mains en l'air ! »

Dick était arrivé. Jamais je n'avais été aussi content de le voir. C'était un ancien colonel, et il n'avait rien perdu de son impéiosité. Cinq hommes - des tuniques bleues – marchèrent au pas de course vers les hommes des institutions et, en leur tordant sauvagement le poignet, ils les désarmèrent. Soudain, attrapant un second revolver caché je ne sais où, le shérif "éclair" tira sur un soldat – dans le menton. La balle transperça toute sa tête et l'homme tomba en arrière, frappé à mort. Il pointa son colt vers moi et me dit :

« À bientôt dans l'autre monde old timer. »

### Épilogue :

**BANG !**

Mais, grâce au salut du ciel, je ne suis pas mort. Je n'ai même pas eu mal. Mais, dans l'immédiat, je ne le savais pas. Je suis tombé à genoux, face contre terre. La terre était dure

et grumeleuse, et me tacha la joue d'une couleur brun-ocre. Quelques secondes plus tard, ne sentant pas la mort venir, j'ai ouvert les yeux : à côté de moi, avec la même posture dans laquelle je me trouvais, le shérif agonisait.

« Tant pis, old timer. Je n'y suis pas arrivé, mais c'est pas grave : l'essentiel est d'essayer. De toute façon, à un moment ou à un autre, quelqu'un te fera la peau. Car tu es poussière, et tu retourneras à la poussière ... À bientôt au jugement dernier, Bill ... »

Ces phrases furent ses derniers mots. Ses yeux se renversèrent en ne formant que deux billes blanches, le sang arrêta de couler de son nez et sa tête tomba en arrière. Essayant de méditer ces paroles funèbres, je ferma les yeux. Soudain, la voix rude de Dick m'arracha de mes pensées en me disant :

« Lève-toi Bill, et marche. Allons mettre tout ce petit monde en prison. »

Juste après avoir fait emprisonner le juge Reduuv, l'éleveur Pirde et le banquier Karl, nous nous sommes donc séparés, le marshal Dick et moi, après de longs adieux. Je suis devenu l'homme le plus riche d'Empty Creek. Grâce à mon filon, j'ai pu devenir le principal propriétaire du village, et, puisqu'il n'existait pas de maire à Empty Creek, je me suis fait élire à ce poste. Les gens ont arrêté de me détester, et se sont même mis à m'apprécier. La ville a donc bien changé, et on l'a même rebaptisée ... Golden Creek.